

LIRE SOUMISSION ENTRE CHARLIE HEBDO ET LE BATACLAN

L'islamisation selon Michel Houellebecq. Provocation (*suite*)

JOSÉ DOMINGUES DE ALMEIDA

FLUP – ILC ML – APEF

jalmeida@letras.up.pt

Résumé : Cet article vise une lecture critique du roman *Soumission* (2015) de Michel Houellebecq dans la foulée des attentats parisiens, en essayant de détecter les lignes de continuité et de rupture par rapport aux procédés narratifs employés et aux thématiques présentes dans les romans précédents.

Mots-clés : *Soumission* – Houellebecq – provocation – cliché – islam – déclinisme.

Abstract: This paper aims to a critical reading of Michel Houellebecq's novel *Soumission* (2015) just after Paris attacks, and intends to identify some features of continuity and rupture when compared with Houellebecq's former novels' narrative procedures and topics.

Keywords: *Soumission* – Houellebecq – provocation – cliché – islam – declinism.

« Au fond, ils croyaient encore au pouvoir de l'élite intellectuelle, c'en était presque touchant »

Soumission, p. 179

Force est de rappeler l'épanchement très personnel et polémique de l'auteur de *Plateforme* et des *Particules élémentaires* sur l'islam au magazine *Lire* : « La religion la plus con, c'est quand même l'islam. Quand on lit le Coran, on est effondré... effondré ! » (*Lire*, 2001), pour ne pas convoquer d'autres commentaires tout aussi controversés, qui l'ont traîné en justice pour racisme et islamophobie, mais ont également fait les choux gras des tenants du politiquement incorrect et des méfiants de la bien-pensance, tout comme ils ont engendré des réussites commerciales et des phénomènes éditoriaux notoires.

Pour caractériser ce dernier roman, *Soumission* (2015), la critique oscille, entre la satire, le roman d'anticipation politique ou ce que l'on désigne communément par « politique-fiction ». Mais les attentats contre la rédaction de *Charlie Hebdo*, le lendemain même de l'entretien de Michel Houellebecq à *France 2* sur la parution dudit roman, plus précisément à David Pujadas, - journaliste qu'il met en fiction (*idem*: 76) -, devait susciter une approche plus immédiate, voire prédictive de ce récit, et lui accorder, si besoin en était, un incroyable succès commercial, et confirmer Houellebecq comme l'un des écrivains français les plus traduits à l'étranger. Les attentats parisiens de novembre 2015 devaient également susciter un émoi extraordinaire et influencer ou conditionner la lecture de *Soumission*.

En fait, ce roman s'inscrit dans la droite lignée d'autres fictions tout aussi polémiques et mordantes de l'auteur : *Plateforme*, *Les Particules élémentaires* (dont on trouve, en passant, une subtile allusion (*idem*: 252) ou encore *La Carte et le Territoire*. Mais la critique n'est guère unanime sur le « phénomène ». Si Jacques Dupuis y voit une machine à reprendre les vieilles recettes thématiques et narratives des romans précédents (Dupuis, 2015) et que l'écrivain Fouad Laroui y décèle « (...) la résurgence d'un racisme quasi biologique que l'on croyait définitivement disparu » (Laroui, 2015), d'autres y lisent la persistance d'un phénomène génial de vision critique de la société hexagonale dans sa complexité. C'est le cas de l'écrivain Emmanuel Carrère, qui

rapproche *Soumission* de 1984 ou de *Le meilleurs des mondes* du fait de sa lucidité visionnaire et de son impact (cf. Carrère, 2015).

Décrivant la poétique houellebecquienne dans son ensemble, bien avant *Soumission*, le Viart-Vercier dégageait toute la complexité de la plume de Michel Houellebecq. Si son écriture s'inscrit dans la littérature « concertante » en ce qu'« elle fait chorus sur le cliché du moment et se porte à grand bruit sur le devant de la scène culturelle. Elle trouve dans ce bruit le seul gage de sa valeur car sa recherche est celle du 'scandale', mais il s'agit d'un scandale calibré selon le goût du jour, 'surfant' sur le goût que le jour peut avoir, par exemple, pour les jeux du sexe, du spectacle ou du cynisme » (Viart & Vercier, 2005: 9). Or, la question du jour porte sur l'islam dans la République.

Le récit se déroule dans un futur très proche : « (...) mais ce n'est qu'en 2017 que les choses avaient commencé à bouger vraiment, avec le second tour de la présidentielle »

(Houellebecq, 2015: 51), et met en scène le personnage de François, professeur universitaire parisien de littérature, spécialiste de Huysmans, lequel vit la crise existentielle liée à l'approche de la cinquantaine, au déclin de son activité sexuelle et sentimentale, et à la perspective de solitude. Des émeutes éclatent à Paris, et la France semble au bord d'une guerre civile, d'autant plus que les élections opposent l'extrême-droite et un parti confessionnel musulman : « Une colonne de fumée s'élevait dans le ciel au-dessus des immeubles ; cela devait venir à peu près de la place de Clichy » (*idem*: 61). Or, les bouleversements politiques de l'élection présidentielle amènent au pouvoir un certain Mohammed Ben Abbas, leader intelligent et charismatique d'un nouveau parti politique, « La Fraternité musulmane », issu de la constitution de plus en plus multiculturelle et arabisante de l'Hexagone, lequel finit par jouer du soutien des partis traditionnels français en déliquescence.

Ce qui s'annonçait comme un tournant politique et social aux conséquences imprévisibles procure en fait au narrateur, et à la République, une deuxième vie, voire un redressement inattendu : paix sociale et communautaire, chute du chômage, privatisation et islamisation de l'enseignement et de l'université, notamment de la Sorbonne : « (...) le financement de l'enseignement secondaire et supérieur devenait, quant à lui, entièrement privé » (*idem*: 199) ; « La réception [de prise en charge de la

Sorbonne par l'Arabie Saoudite] débutait à dix-huit heures, et elle avait lieu au dernier étage de l'Institut du monde arabe, privatisé pour l'occasion » (*idem*: 234), tandis que les us et coutumes subissent de profondes réformes, auxquelles les citoyens semblent souscrire sans trop de peine : obligation de conversion à l'islam pour les enseignants, dont François (*idem*: 257), légalisation de la polygamie (Steve, le collègue de François, spécialiste de Rimbaud, « (...) v[a] prendre une deuxième épouse le mois prochain » (*idem*: 181s), non-accès des femmes au monde du travail et le respect d'un code vestimentaire plus serré et moralisant : « (...) ce qui avait changé : toutes les femmes étaient en pantalon » (*idem*: 177).

Plusieurs acteurs de la scène politique et médiatique française font leur apparition dans le roman : François Hollande, Manuel Valls, Marine Le Pen (*idem*: 103), François Bayrou, choisi comme Premier ministre par Mohammed Ben Abbas (*idem*: 152), ou encore Jean-François Copé (*idem*: 89). Ils incarnent une France bloquée et sans issue.

Le décadentisme, ou ce que l'on désigne souvent aujourd'hui par le « déclinisme », français notamment, lequel suscite, aussi bien dans l'Hexagone qu'à l'étranger, de virulents essais, s'avère le leitmotiv du roman, notamment par la subtile et constante figure de Huysmans ; et c'est là que le récit renoue avec des thématiques et des procédés houellebecquiens éprouvés, mais qui desservent ici un propos plus controversé, intimement lié à la problématique de l'intégration des deuxième et troisième générations immigrées dans le dispositif républicain.

Signalons d'abord ce qui peut être considéré comme l'incipit du roman : le regard que l'auteur-narrateur porte sur les Humanités en général, et sur le fait littéraire en particulier, et qui doit être pris comme un premier signe du décadentisme généralisé qui prévaudra dans *Soumission* : « Les études universitaires dans le domaine des lettres ne conduisent comme on le sait à peu près à rien (...) » (*idem*: 17). Cette considération décevante de la part d'un narrateur-auteur professeur de littérature ou écrivain annonce la couleur d'un récit qui se veut foncièrement dérangeant et provocateur (*cf.* Patricola, 2005), mais touche plus loin dans la réflexion. Dans ce roman, tout se tient et se répond : Huysmans, le caractère dépressif du narrateur homodiégétique, l'Occident et ses valeurs, la France et sa République.

Considérons avant toutes autres choses l'autodérision, voire l'autodépréciation que l'auteur inflige à son narrateur et personnage principal, François. À quarante-cinq ans (Houellebecq, 2015: 62, 99), il se croit « victime d'une sorte d'andropause » (*idem*: 25), « un macho approximatif » (*idem*: 41), et s'affirme, en clin d'œil à la biographie de Houellebecq, le produit du baby-boom soixante-huitard : « Les deux baby-boomers [mère et père du narrateur] avaient toujours fait preuve d'un égoïsme implacable » (*idem*: 73). François se pose les questions qui font déprimer : « Que serais-je quand j'en aurais cinquante, soixante, davantage !... Je ne serais plus alors qu'une juxtaposition d'organes en décomposition lente, et ma vie deviendrait une torture incessante, morne et sans joie, mesquine » (*idem*: 99). Profondément indécis (*cf. idem*: 134), il oscille entre la quête insatiable de plaisir avec des prostituées et l'asthénie sexuelle (*cf. idem*: 187, 197). À cela s'ajoute une indécrottable misanthropie dont tous les romans de Houellebecq se sont fait l'écho : « L'humanité ne m'intéressait pas, elle me dégoûtait même, je ne considérais nullement les humains comme mes frères (...) » (*idem*: 207) ; « Je n'éprouvais aucune satisfaction à me retrouver au milieu de mes semblables » (*idem*: 220).

Mais, par ailleurs, ces états d'âme font écho à ceux d'une Nation, d'une société, voire d'une civilisation en déclin. En effet, l'économie stagne (elle devra reprendre avec la Fraternité musulmane) (*cf. idem*: 21, 43), la sécurité sociale et la méritocratie assurent une certaine pérennité au système (*cf. idem*: 175, 108), mais la question identitaire (« nébuleuse identitaire » (*idem*: 87) et l'idéologie multiculturelle sont nettement pointées du doigt : « L'idéologie multiculturaliste est encore bien plus oppressante en Scandinavie qu'en France (...) » (*idem*: 71). L'humanisme (et l'idéologie humanitariste) se voit durement visé par l'auteur-narrateur. Il est dit « poisseux » (*idem*: 59), alors que « (...) rien que le mot d'humanisme me donnait légèrement envie de vomir (...) » (*idem*: 250). Dans le contexte spécifiquement français, l'alternance démocratique et électorale gauche-droite est vue comme un rituel épuisé et épuisant (*idem*: 50) qui a pour résultat de creuser le fossé entre les élites politiques et le peuple, c'est-à-dire de délégitimer davantage les fondements de l'exercice du pouvoir. Cette conscientisation constitue même l'axe central de l'anticipation politique du roman : « Je me rendais compte pourtant, et depuis des années, que l'écart croissant, devenu abyssal, entre la population et ceux qui parlaient en son nom, politiciens et journalistes, devait

nécessairement conduire à quelque chose de chaotique, de violent et d'imprévisible » (*idem*: 116).

Très intimement associée à l'inéluctable déclin hexagonal, le narrateur pointe la décadence européenne, traduite par la délégation progressive de compétences nationales vers la machinerie institutionnelle bruxelloise : « En plus il y a l'Europe, et c'est le point fondamental. Le véritable agenda de l'UMP, comme celui du PS, c'est la disparition de la France, son intégration dans un ensemble fédéral européen » (*idem*: 145, *cf.* aussi 202). Alors, nous confie le narrateur (mais Houellebecq aussi, mais à un autre degré) : « Comment, en effet, ne pas adhérer à l'idée de la décadence de l'Europe ? » (*idem*: 257). Mais, paradoxalement, c'est dans la capitale européenne, et dans un non-lieu public, - l'aéroport de Zaventem -, plaque tournante cosmopolite décaractérisée du vieux continent, que François décide de se convertir à l'islam pour pouvoir exercer son métier de professeur universitaire. Le cadre ne pouvait être plus affligeant. La conversion opère une allégorie d'un avenir probable pour un continent mourant, - qui plus est le lundi de Pâques, - célébration du christianisme, par excellence -, mais qu'il s'agit quand même de suggérer comme un danger subliminal, une ligne de fuite regrettable pour un continent en perte d'identité : « (...) longeant le quartier des institutions européennes – cette forteresse lugubre, entourée de taudis. Le lendemain, je suis allé voir un imam à Zaventem. Et le surlendemain – le lundi de Pâques – en présence d'une dizaine de témoins, j'ai prononcé la formule rituelle de conversion à l'islam » (*idem*: 257).

Plusieurs critiques se sont penchés sur l'ambiguïté du message social de Michel Houellebecq, notamment sur la constante tendance réactionnaire de ses prises d'opinion (*cf.* Almeida, 2012), notamment contre l'héritage soixante-huitard : « (...) momies progressistes mourantes, sociologiquement exsangues (...) » (Houellebecq, 2015: 154). Pour Nancy Huston, l'œuvre houellebecquienne relève davantage de la poursuite d'un projet littéraire qu'elle nomme « détruire » (Houston, 2004: 289), à savoir « éliminer les détails. Rejeter la complexité. Mettre en scène des personnages lambda, mous et passifs, fades, neutres et écœurés. La grande originalité de Houellebecq consiste à braquer ses projecteurs romanesques sur le monde du *banal* » (*ibidem*), ce qui rapproche la fiction houellebecquienne du « roman à thèse ». Des vues qu'il s'agit de faire dire aux personnages, souvent par le biais de la caricature ou du cliché.

D'ailleurs, aucun groupe social n'est épargné. À partir de quelques traits physiologiques ou sociologiques, l'auteur-narrateur typifie des catégories sociales et identitaires. Ainsi les Chinois se signalent par « leur activité incessante » (Houellebecq, 2015: 176) ; Marie-Françoise, collègue de François à la Sorbonne, lui semble être « une lesbienne 100% brut de béton » (*idem*: 29) ; les burqas noires caractérisent les étudiantes musulmanes (*idem*: 33) ; les jeunes Maghrébins revêtent « l'uniforme typique des banlieues » (*idem*: 130), alors que la jeunesse catholique arbore « (...) ce visage ouvert et fraternel » qui leur est caractéristique (*idem*: 168).

Toutefois, c'est la femme qui se voit le plus typifiée par un narrateur qui n'hésite pas à afficher une misogynie primaire. À l'instar du sort que Michel Houellebecq leur réservait dans les romans précédent, les femmes sont perçues comme des objets intimement liés à l'érotisation et à la prostitution. Leur dégradation physique ne manque pas d'être impitoyablement soulignée : « (...) son corps avait subi des dommages irréparables, ses fesses et ses seins n'étaient plus que des surfaces de chair amaigries, réduites, flasques et pendantes, elle ne pouvait plus, ne pourrait jamais plus être considérée comme un objet de désir » (*idem*: 22). La définition que François donne de la femme, alors qu'il considère le déclin inéluctable de l'Occident, en dit long sur le mépris provocateur qu'il lui voue : « (...) une femme est certes humaine mais représente un type légèrement différent d'humanité, elle apporte à la vie un certain parfum d'exotisme » (*idem*: 207).

À cet égard, Pierre Jourde considère Michel Houellebecq un « individu louche » dont il parle dans un essai décapant sur le roman français contemporain (Jourde, 2002: 217), mais il ne le confond pas avec les auteurs médiatiques du moment. Jourde met le projet houellebecquien à part : « Rien à voir avec le projet de Houellebecq, par ailleurs nettement réactionnaire » (*idem*: 218). Il reconnaît qu'« un personnage n'est pas son auteur, mais une figure possible de sa personnalité, une potentialité qu'il a plus ou moins développée dans la réalité » (*idem*: 224). N'empêche. Il se noue un rapport entre la pensée de l'auteur et le discours du personnage évoqué par Jean-François Patricola, qui accuse Houellebecq d'avoir recours à deux figures rhétoriques afin de faire tenir aux personnages, avec un détachement faussement assumé, certains propos, tout en évitant l'association explicite et en brouillant les pistes, notamment en cas de poursuites judiciaires. Il s'agit d'une « rhétorique de l'assimilation, de la capillarité et de l'insinuation, de la juxtaposition, qu'elle soit directe ou indirecte, par des figures

stylistiques identifiables » (Patricola, 2005: 264), axée sur deux procédés. D'une part, l'*épiphraise* qui « (...) agit comme une parenthèse, une didascalie dans le récit » (*ibidem*) et, d'autre part, la *parataxe*, procédé systématique de simplification des choses ou des théories, et dès lors, comme évitement de la complexité.

Si la parataxe s'allie volontiers du cliché, l'*épiphraise* est plus subtile. En effet, ces incises par le biais desquelles l'auteur donnerait son opinion personnelle ponctuent le récit comme autant de parenthèses réflexives qui ne relèvent plus du plan purement narratif. Aussi apprend-t-on que « L'agression dissimule souvent un désir de séduction (...) » (Houellebecq, 2015: 42), ou encore « En régime islamique, les femmes – enfin, celles qui étaient suffisamment jolies pour éveiller le désir d'un époux riche – avaient au fond la possibilité de rester des enfants pratiquement toute leur vie » (*idem*: 226s), etc.

Aussi, le personnage s'avère-t-il très « utilitaires » pour l'écrivain. Comme nous le soulignons dans une précédente étude : « Toute progression narrative devient l'occasion d'une parenthèse-didascalie où l'écrivain lâche son commentaire, son sabir social et politique, et essaie d'épater le lecteur par une compétence réflexive qui se superpose à l'élaboration narrative proprement dite » (Almeida, 2012: 219-221) ; ce qui fait susciter chez Nancy Huston cette critique mordante : « N'est-il pas difficile de construire un roman avec des personnages qui sont tous pareils ? » (Huston, 2004: 291).

Mais, bien évidemment, ce roman très particulier pose décidément la question de l'islam dans la France contemporaine, ce qui nous renvoie à la considération polémique de départ que Michel Houellebecq n'a jamais démentie : « La religion la plus con, c'est quand même l'islam. Quand on lit le Coran, on est effondré... effondré ! », mais aussi celle, corrélative, du déclin passif, presque *cool*, de l'Occident. En effet, l'islamisation accélérée de la France (et de l'Europe), qui finit par se traduire par l'accession d'un président de la République expressément islamiste, leader de la « Fraternité musulmane » fait l'objet d'une approche qui est pour le moins ambiguë. Le narrateur semble, dans un premier temps, s'insérer dans le chœur des amalgames et des méfiances primaires suscitées par l'islam chez le Français moyens : « (...) on reparlait d'un projet vieux d'au moins quatre ou cinq ans concernant l'implantation d'une république de la Sorbonne à Dubaï (ou au Bahreïn ? ou au Qatar ? je les confondais) » (Houellebecq, 2015: 30). Le narrateur ne se détache pas vraiment de la portée sociale des épiphraïses qu'il formule : « Le rejet des musulmans est à peu près aussi fort dans

tous les pays européens ; mais la France est un cas tout à fait particulier, en raison de son armée » (*idem*: 70).

Et pourtant, dans une logique de sujétion cool et naïve à une sorte de nouvel empire consenti, prôné par le président Ben Abbas et son gouvernement éclairé, l'anticipation politique de Houellebecq finit par « se convertir » en un modèle emprunté à l'âge classique : « (...) il a une idée de l'Europe, un véritable projet de civilisation. Son modèle ultime, au fond, c'est l'empereur Auguste ; ce n'est pas un modèle médiocre » (*idem*: 160). En tous cas, un doute ironique est subtilement maintenu : « Ça pourrait être une grande civilisation, je ne sais pas... (...) » (*idem*: 160).

De même, l'islamisation de la vie publique française, et des us et coutumes semble acceptée sans trop de répulsion : la nourriture hallal s'impose sans mal dans les établissements et transports publics ; les élites politiques et sociales s'adaptent à, ou adoptent l'islam, mais subtilement une arrière-pensée résiste qui prend la forme de l'emblème ou de l'humour acerbe. Comment ne pas lire le rapprochement allégorique de la mycose de François et du processus d'islamisation de l'Europe : « Un rendez-vous chez le dermatologue m'apprit que l'affection s'était compliquée d'une mycose due à des champignons opportunistes qui avaient colonisé la zone touchée » (*idem*: 206) ? Ou ne pas voir dans le pèlerinage du personnage principal à Rocamadour, sur les pas de Huysmans (*idem*: 138), dans la France profonde (*idem*: 160s), alors que les images religieuses chrétiennes ne cautionnent plus la cohésion identitaire chrétienne française qu'elles assurèrent jadis - « C'était une statue [la Vierge] étrange, qui témoignait d'un univers entièrement disparu » (*idem*: 166) -, la nostalgie d'un monde en mutation ? D'autant plus que l'allusion à Martel sonne comme un puissant clin d'œil à la douce France qui bouta les Sarrasins hors du royaume, et peut se lire comme un repère historique et nationaliste à reprendre : « Et son nom de Martel ne lui a pas été donné par hasard... Tout le monde sait que Charles Martel a battu les Arabes à Poitiers en 732, donnant un coup d'arrêt à l'expansion musulmane vers le nord » (*idem*: 148)

Certes, l'humour qui rythme le récit, et qui ajoute à l'autodérision et autodépréciation, atténue quelque peu la gravité du propos de Houellebecq. La copine juive de François, Myriam, - emblème de l'attachement de Houellebecq à l'État d'Israël -, lui tient un long monologue existentiel qui finit par ce ton simultanément amusant et grinçant : « (...) alors qu'est-ce qu'on fait de moi, maintenant ? Je suis bonne à jeter ? »

La bonne réponse était probablement 'Oui', mais je me tus (...) » (*idem*: 43s). De même, plus loin, alors que François médite sur la médiocrité de sa vie sexuelle fondée sur la fréquentation de prostituées, sa réponse trahit un degré d'autodérision insurpassable : « Devais-je, alors, mourir ? Cela me paraissait une décision prématurée » (*idem*: 188). Plus tard encore, alors qu'il est question de reprendre les cours à la Sorbonne sous le régime républicain islamisant de Ben Abbas, et que François se rend compte qu'il boit et fume beaucoup, une question s'impose qui ne trouve qu'une réponse dérisoire : « (...) et avais-je envie de mourir rapidement, malheureux et seul ? En définitive, moyennement » (*idem*: 249).

Alors que vient faire Huysmans dont l'allusion ou la référence ponctue tout le roman, et qui se croise à bon escient aux moments-clés de l'évolution du personnage ? En plus du sujet de thèse et de recherche de François (*idem*: 18), l'auteur d'*À rebours* procure un parcours emblématique à la transformation du personnage et de la Nation. La conversion de Huysmans au catholicisme renvoie, à rebours, à celle, sans conviction, de François à l'islam ; elle la préfigure : « Il n'est évidemment pas facile, pour un athée, de parler d'une suite de livres ayant pour sujet principal une conversion (...) » (*idem*: 49). C'est la biographie de Huysmans qui prend la mesure des états d'âme et des mutations psychiques du personnage : « Il [Huysmans] avait au contraire, après une période de 'débauche' certainement toute relative, bifurqué vers la vie monastique, et c'est là que je me séparais de lui » (*idem*: 95, cf. aussi 100).

D'autant plus que le narrateur tisse des considérations préalables qui éclairent son rapport à cet écrivain « décadent », et souligne le rapprochement, voire l'identification avec lui : « (...) un livre qu'on aime, c'est avant tout un livre dont on aime l'auteur, qu'on a envie de retrouver, avec lequel on a envie de passer ses journées » (*idem*: 14, cf. aussi 13). Et le décadentisme s'insinue subtilement dans toutes les allusions faites à Huysmans, lesquelles renforcent l'intuition d'un inéluctable déclin occidental que l'auteur-narrateur ne fait qu'acter, et qu'il attribue à la perte de la dimension religieuse, ce qui n'en demeure pas moins paradoxal pour un écrivain athée. Huysmans reflète la nécessité d'une cohésion sociale fondée sur le religieux, ce que l'islam semble à même d'opérer dans la France contemporaine, car « seule une religion [selon un article que François lit] (...) pouvait créer, entre les individus, une relation totale » (*idem*: 274), que le christianisme ne parvenait décidément plus à garantir (cf. *idem*: 275, 276). La retraite au monastère de Ligugé, sur les pas de Huysmans à

nouveau, est l'occasion de mesurer la distance et le déclin subis par l'Occident entre ces deux bornes chronologiques : « Il avait travaillé dans les ateliers du ministère, il avait assisté aux offices quotidiens. Sa vie avait été paisible, et probablement heureuse ; elle offrait un vif contraste avec la mienne » (*idem*: 216).

Mais Houellebecq joue ici le jeu de la fausse conviction, voire celui de l'ironie ou du cynisme. Il nous balance un monde trop acceptable pour être vrai. Le lecteur en est même sommé de réagir et de prendre ses gardes : ce scénario devient vraisemblable. Alors, l'état d'esprit du François (Français ?) converti à l'islam, qui reprend son poste universitaire dans une université islamisée, et au sein d'une République où la charia va s'imposant, n'entend pas susciter la résignation ou la capitulation, mais plutôt la résistance, si ce n'est le rejet. La deuxième vie de François, et de la France (*idem*: 299), est loin d'inspirer la nonchalance finale : « Je n'aurais rien à regretter » (*idem*: 300). La provocation continue.

Bibliographie :

ALMEIDA, José Domingues de (2012). « Force le tait. Caricature et la construction du personnage chez Michel Houellebecq: aperçu de la réception critique », *Carnets*, n° 4, pp. 212-223.

HOUELLEBECQ, Michel (2001). « Entretien à Didier Sénécal », *Lire*, septembre.

HOUELLEBECQ, Michel (2015). *Soumission*. Paris: Flammarion.

HUSTON, Nancy (2004). *Professeurs de désespoir*. Paris: Actes Sud.

JOURDE, Pierre (2002). *La Littérature sans estomac*. Paris: L'Esprit des péninsules.

PATRICOLA, Jean-François (2005). *Michel Houellebecq ou la provocation permanente*. Paris: Ecriture.

VIART, Dominique & VERCIER, Bruno (2005). *La Littérature française au présent. Héritage, modernité, mutations*, Paris: Bordas.

Sitographie :

CARRÈRE, Emmanuel (2015). 'Emmanuel Carrère sur Houellebecq : Un roman d'une extraordinaire consistance romanesque' - lemonde.fr -

<URL: http://www.lemonde.fr/livres/article/2015/01/06/emmanuel-carrere-la-resistance-n-interesse-pas-houellebecq_4550129_3260.html > [consulté le 09/I/2015].

DUPUIS, Jérôme (2015). 'Soumission de Houellebecq : Big Brother revu par Guignol' - *l'express.fr* - <URL: http://www.lexpress.fr/culture/livre/soumission-de-houellebecq-big-brother-revu-par-guignol_1637879.html > [consulté le 13/I/15].

LAROUÏ, Fouad (2015). 'Soumission de Houellebecq ? Bon roman, très mauvaise action...' - *Jeune Afrique* - <URL: <http://www.jeuneafrique.com/34812/culture/soumission-de-houellebecq-bon-roman-tr-s-mauvaise-action/>> [consulté le 25/VIII/15].